

Critique des Règles du savoir-vivre dans la société moderne par 75011.fr

La Loge rejoue la carte du féminisme



Photo : Nadège Murez

Jean-Luc Lagarce revisite avec ironie les règles de bienséance du XIXème siècle. « Naître, ce n'est pas compliqué. Mourir, c'est très facile. Vivre entre ces deux événements, ce n'est pas nécessairement impossible. Il n'est question que de suivre les règles et d'appliquer les principes pour s'en accommoder », disait Jean-Luc Lagarce. Dans *Les règles du savoir-vivre dans la société moderne*, le dramaturge pose la question du libre-arbitre. Une femme, la Dame, expose le code à respecter pour chaque événement de la vie, de la naissance au deuil, comment se comporter pour faire comme tout le monde, comme il faut, sans faire jaser.

Même les exclamations de joie, de tristesse, de surprise d'usage lors d'un événement sont dictées par l'étiquette. Ce texte s'inspire d'un vieux manuel, *Usages du monde : Règles du savoir-vivre dans la société moderne*, écrit par la baronne Staffe, à la fin du XIXème siècle.

Condition de la femme au XIXème siècle

Les détails excessifs amusent les esprits du XXIème siècle et paraissent bien encombrants. Pourtant, ces règles étaient censées faciliter la vie, et la comédienne Virginie Maillard répète sans cesse « Ce n'est pas compliqué ». Le décalage provoque l'hilarité.

Le fond n'est pourtant pas si drôle, car il dénonce entre autres la condition de la femme au XIXème siècle. Elle est cantonnée dans un rôle bien défini, veiller au respect de la bienséance, en fonction de son rang social, dans chaque situation : naissance, choix des parrains et marraines, du prénom, baptême, fiançailles, mariage, veuvage, noces d'or, deuil. Sans jamais tenir compte des « futilités accessoires que sont les sentiments ».



Photo : Nadège Murez

Dans l'univers clos d'une chambre de femme, le personnage principal rêve d'évasion.

De l'autorité parentale à l'autorité conjugale

Comme un animal savant, la comédienne recrache donc la leçon apprise par cœur d'un air pincé très étudié. Virginie Maillard excelle dans ce jeu comique : elle se maintient tout au long de la pièce à la frontière ténue entre le trop et le pas assez.

La femme passe de l'autorité parentale à celle de son mari, sans transition. Lorsqu'elle remonte l'allée centrale de l'église pour rejoindre l'autel (du sacrifice ?), « elle marche droit vers ce qui l'attend ». Ces mots donnent au mariage une dimension irréversible, fatale. La tenue et les postures de l'actrice font penser à une petite poupée de porcelaine. Ou un pantin qu'on manipule... A l'inverse d'une Grisélidis Réal à l'indépendance fermement proclamée et dont La Loge a récemment programmé une adaptation théâtrale (lire la critique sur Le75011.fr).

Pourtant, au fil de la pièce, un basculement presque imperceptible s'opère. Le pantin se désarticule et tombe parfois. La Dame se permet des commentaires sur ce qu'elle raconte, s'approprie la leçon, interprète le texte. En rêvant conduire une voiture, sur une route, symbole puissant de liberté, elle s'évade de son univers clos, celui d'une chambre de femme : malle à vêtements, chapeau à ruban, mannequin de couture...

Pas de fatalité

Elle a d'ailleurs du mal à reprendre le fil après coup. Les prescriptions de l'étiquette deviennent ignobles : même la manière de vivre un deuil est codifiée. « On a l'air triste, on fait un effort » ou « le corbillard s'ébranle, un corbillard s'ébranle toujours, ce sont deux mots qui vont très bien ensemble ». L'ironie est palpable. Il semble donc que le corps tente de s'en sortir, l'instinct de survie dépasse le carcan imposé par la société.

Il n'y a pas de fatalité dans ce texte. Au contraire : Jean-Luc Lagarce montre les limites, les énormités de certaines règles, mais également le moyen de trouver sa place, sa propre marge de manœuvre. Tout comme il est possible de cheminer entre ces extrémités immuables que sont la naissance et la mort, il doit également être possible de cheminer entre les bornes qui encadrent la vie en société.

Marie Gerhardy